

Une fois tapé le dernier mot de "Maria Quetsche" il fallait quitter Dourgne, car j'étais littéralement épuisée. Jacques et Marianne passaient quelques jours à Collioure. Occasion inespérée ! Petit fils et pèlerinage aux sources !

La famille Ligou possède un appartement dans un lotissement neuf sur les hauteurs de Collioure, côté Port-Vendres. Un petit appartement sans caractère, si ce n'est une large baie vitrée qui encadre exactement le célèbre paysage. Dans cet appartement vaquait comme un joli château branlant, un frison sur l'oreille, le jeune Emile. Un petit personnage extrêmement actif. Tout occupé de toucher à tout, avec pour esprit de suite une connaissance pragmatique de l'univers. Très drôle. Tombant toujours sur ses fesses rembourrées (de préférence du côté droit) à chaque déséquilibre du polygone de sustentation. Un château branlant aimable. Offrant toujours un sourire comme si chaque personne rencontrée par son vif regard était un cadeau de la vie.

J'aimerais raconter ces trois jours. Dans l'ordre ou dans le désordre. Tant de choses se sont bousculées dans ma mémoire ! Et le passé était si loin, alors qu'il était inscrit dans le présent sous la forme de la continuité du bonheur.

Il pleuvait. Mais qu'importe ! Même sous la pluie Collioure est Collioure puisque c'est un endroit magique. L'église de pierre brune avec son chapeau rose clair est un personnage de notre vie. Une mer verte en lèche les racines avec de temps à autre un petit flocon d'écume blanche. Quel endroit paisible ! Avec des collines brunes et vertes vallonnées comme des seins et la vraie mer, la méditerranée, qui vient se nicher dans leur creux. Une odeur fruitée de mer (poisson vivant, algues, iode, etc...) flotte en sui generis, vous accompagne à chaque pas, vous nourrit.

Tout avait changé de place. La mémoire racontait un bistrot, par exemple, avec une terrasse en pente de l'autre côté de la rue, où s'étagaient des tables vétustes. Seul le nom est inchangé : le bar des templiers. On se souvenait du garçon, n'espérant pas le revoir puisqu'en 1953 il avait les cheveux blancs, le dos voûté, etc... On était heureux qu'il fût mort. C'était quelqu'un de gai dont la vivacité méridionale nous est restée. Il suffisait de le regarder d'un air paillard et de lui dire : "avec un gros glaçon !" Pour qu'il nous serve le pastis. Mort ou terré aux portes de la mort il est resté invisible. Le bar est repeint de neuf, tout en bleu vif, avec de larges vitrines. La terrasse est exigüe. Toujours de l'autre côté de la rue, bien sûr, mais si étroite ! Et malgré notre patience personne n'est venu nous servir à boire.

Cependant la pluie avait du bon. Elle écrémait le flot des touristes, n'en laissant que fort peu, frileusement blottis sous leur parapluie, et les années cinquante n'étaient point trop dépayées. Emile dormait dans sa poussette (le petit doigt en l'air). Un homme de trente ans à jolie moustache noire, ressemblant assez à la maigre Paméla de jadis, poussait la poussette. Deuxième fruit d'un amour durable, il s'intéressait au pèlerinage.

Nous avons gagné la mer d'Ouilles en voiture. Cherché le camping de Fernand sans succès. Atteint le sommet de la colline (côté Argelès). Trouvé le camping dit des amandiers. Etait-ce le camping de Fernand ?

Un vieil homme veillait à l'entrée du camping. Etrangement courtois, avec une douceur de regard que je trouvais un peu bizarre. Il m'a écoutée. Il ne connaissait aucun Fernand, mais un Pierre et un Clovis. La vieille mère était morte. Le terrain avait été partagé. Puis vendu à des Belges. Il s'agissait à son avis du camping situé entre les Amandiers et Collioure. Nous devions revenir sur

nos pas.

Une fois la manœuvre faite Francis et Jacques éclatent de rire quand ils découvrent que j'avais pris ce personnage pour un homme. C'était une vieille femme, voyons !

Maria Quetsche !

Le vieux du quatrième.

On n'en sortait pas.

Mais on a atteint le lieu présumé de l'hypothétique Fernand-Clovis. Inaccessible en raison d'un oued que les pluies avait rendu intraversable. Deux campings belges... Pas de Fernand. Une plage rétrécie. Des rochers ceinturés d'une promenade en béton pour le plaisir des touristes. La mer faisait toujours le même bruit doux et charmant. Mais les échos des voix de notre jeunesse n'étaient plus. Echos éteints bien avant nous qui avancions gentiment en bons sexagénaires, avec un fils à moustache, une belle-fille enceinte d'un mystère à venir et un petit fils avec un frison sur l'oreille qui dormait le petit doigt en l'air.

Histoire à raconter. Oui, vraiment.

A raconter comment ? Sur le mode ampoulé de qui ne sait trop comment parler de ses secrets ? Sur le mode hermétique du poète ? Basta. Je continue. Me promène dans les années et les roches de la côte vermeille. Dans un parfait désordre.

Une chose est certaine. Les instants sacrés qui ont décidé de ma vie de femme sont enfouis dans un oubli total. Francis semble se souvenir de tout. Mais il ne consent pas à raconter. Pour moi, je crois que le monde a basculé le 5 ou le 6 août 1953. Je ne croyais pas au bonheur et le bonheur m'attrapait par le pan de la chemise. C'est pourquoi ni le premier mot ni le premier baiser n'existent dans ma mémoire. Je confonds tout. Le freinage avec le pied pendant la balade en moto. Le bistrot des aveux (il paraît que c'était à Port-Vendres)... Je me souviens du vieux couvre pied rouge prêté par tante Jeanne sur lequel nous dormions chastement sur la plage après nos accordailles. Mais la charogne ? Francis dit que c'était avant le bonheur. Il doit avoir raison. Car je suis sûre qu'il enterrait la charogne trouvée à l'entrée de la tente d'un air tellement douloureux ! Il n'aurait pas eu cet air là s'il avait eu le cœur heureux.

Quel méli mélo ! C'est comme si la joie m'avait secouée dans un shaker. Je n'en suis pas encore remise.

En ces temps lointains nous avions, nous les filles, mais Cricri et moi surtout, un sentiment de liberté extravagant quand nous mettions le pied à la Merdouille. Ce sentiment c'est la jeunesse. La vie avait un goût si vif. Nous ne faisons rien de particulier mais tout était possible. Comment l'expliquer ? Cela ne s'explique pas. Il suffit d'observer un humain de vingt ans pour le comprendre. La dimension de l'espace était plus vaste qu'aujourd'hui. L'air était plus tonique à respirer. On s'en nourrissait. On ne savait rien de l'avenir qui nous attendait mais cet avenir avait un profond caractère utopique. On l'attaquait avec l'innocence des analphabètes. Il se présentait comme rien et comme tout. En fait on gueulait fort sur cette plage. Gueuler était une façon d'exister hors du temps.

Non. Je ne me souviens de rien. Des odeurs de varech, peut-être. Et du bruit nocturne de la mer. Le reste était extase vacante et liberté.

Et puis il y a eu deux séjours à la Merdouille ! Mais le premier se confond au second. Le

premier n'était qu'un brouillon. Une répétition de la pièce. Une approche... Une version sans Francis. A la place de Francis il y avait François Doat encore adolescent qui nous échappait sans cesse pour courir les filles. Il s'évadait du gynécée pour aller voir une certaine Carmen qui lui donnait beaucoup d'émotions. Et nous, les vieilles cousines nous l'observions avec une indulgence mitigée de responsabilité. Comme si nous avions eu en garde un chat de gouttières.

Il partait tôt le matin en pyjama pour faire ses besoins dans le fort. Un jour saisi du goût de l'escalade il grimpa sur le fort et fut incapable de redescendre. Cricri et moi l'avions rejoint. Nous tentions de l'aider de nos conseils. Mais il allait se casser la figure, c'était sûr. Quelle frousse. Jusqu'à l'arrivée d'un brave catalan en camionnette. L'homme nous rendit l'enfant en deux temps et trois mouvements. Il racontait la chose en catalan. Disant qu'il avait aperçu quelque chose sur le fort. " Semble une gorp !". Pauvre François ! Il ne faisait pas bon le traiter de gorp après ça. Même si un gorp est un corbeau en catalan !

Nous n'étions donc pas si jeunes puisque nous avons charge d'âme comme ça ! C'est cette même année que l'oncle de François, Henri Pépratx, vint renifler toutes ces filles en vadrouille... Proposer de leur apprendre la sardane qui se dansait au bistrot de Collioure. Il y eut je crois une séance au dancing. Pas de sardane pour mes pieds rétifs. Mais quelques collantes avec l'oncle séducteur aux cheveux blancs qui m'ont laissé un souvenir assez précis : une horreur des mâles qui me tracassait beaucoup.

La deuxième fois fut certainement la plus réussie. Nous étions arrivés en voiture avec Pierre, et nous n'étions que trois : lui, moi et Cricri. Il resta jusqu'à l'arrivée de Francis. Une arrivée célèbre dans les annales. Car il paraît que chaque ombre dans les rochers, chaque branche agitée dans le vent me faisait hurler "voilà Francis" ! Mais Francis, bien entendu, se faisait attendre. Il arriva enfin comme un cabri dans la roche. En short. Et mon sicilien de frère constata aussitôt la beauté de ses jambes. La moto était restée sur les hauteurs. Oh ! Comme je me souviens de cette arrivée là ! Et combien les appréciations de Pierre me plaisaient ! Pour une fois Ribaucour se montrait clément ! (j'ai su beaucoup plus tard qu'il ne s'agissait pas de clémence mais de véritable admiration).

Avec Pierre on se saoulait un peu. On rigolait. On déconnaît. Avec Francis on redevenait plus sage, mais on ne s'embêtait pas pour autant. Renée et Gribouille (dont j'ai complètement oublié le vrai nom) sont très vite arrivées. Accompagnées de Nanar, un jeune ouvrier tapissier dont elles avaient fait connaissance dans le train. Ils formaient un chœur antique autour de nos amours.

Toutes ces choses se racontent mais ne se racontent pas vraiment. Emile qui dort dans sa poussette n'en a cure. Et pourtant elles sont son origine qu'il le veuille ou non. Une part de son origine. Il se promène, indolemment roulé par son père et à lui aussi il arrivera des choses quand je serai sous la terre. Des choses dont je ne saurai rien.

Francis nous traîna à la messe. Oui, il fit cette chose impensable. Il exhuma un pantalon propre de son sac à dos. Dit que c'était dimanche et que si nous étions bien sages, si nous consentions à assister au culte, eh bien il nous offrirait ensuite le restaurant. Je ne sais pas comment il s'y prenait mais nous avons fini par le suivre. Nous lui avons dit que ce procédé était ignoble. Mais nous ne lui en voulions pas. Je crois que nous sommes restés sur le parvis de l'église à faire du mauvais esprit, mais enfin nous avons obtempéré. Non à cause du restaurant. Mais parce qu'en face de tant de simplicité on était désarmées !

Une fois le fiancé parti (le fiancé avait une vie très occupée) la fin des vacances à la Merdouille se passa dans un grand désordre féminin. Nanar nous observait de sa petite tente cercueil plantée à quelques mètres de la nôtre. Il aimait Francis qu'il ne connaissait que depuis une

semaine et s'inquiétait. Francis serait-il heureux avec cette follasse maigre et déconnante ? Il exprimait ses doutes. On plia bagages. La pagaïe était extrême. On remonta la pente avec difficulté à cause des colis. On dilapida le reste de la cagnotte aux templiers. Où le garçon du "gros glaçon" nous servit exceptionnellement un repas. Le vin coula à flots. On se traîna à la gare en titubant sous le poids des colis. Mais Nanar était là et donnait un bon coup de main. Notre ardeur éthylique était à son zénith quand le chef de gare de Collioure nous asséna la nouvelle : il y avait une grève de train...

Emile, on te le dira cent fois. Ta grand-mère et Cricri sa copine se sont comportées ce jour-là comme des pas grand chose. Elles ont harcelé ce pauvre chef de gare. "Mais trouvez-nous un train ! Il faut que Paméla aille à Toulouse retrouver son petit ami !" (c'est Cricri qui parle, et Paméla c'est moi). Le chef de gare nous trouvait accortes. C'était un gentil quinquagénaire pacifique et convenable. Il levait les bras. Disait que si ça ne tenait qu'à lui le rendez-vous d'amour ne serait pas perturbé, etc... La halte à la gare fut très très longue. Les commentaires très abondants. Et puis miracle un train arriva. Alors que faire sinon embrasser sur les deux joues le chef de gare avant de le quitter ? Nous l'avons abandonné sur le quai, tout barbouillé de rouge à lèvres et c'est un souvenir impérissable. A ses côtes Nanar sanglotait.

Mercredi dernier je suis montée jusqu'au fort de Collioure qui domine le lotissement où se situe l'appartement des Ligou. Il faisait très beau. Pendant qu'Emile martyrisait sa pauvre mère enceinte en explorant les lieux je me suis assise sur un petit rocher. Je voyais la voie ferrée. Je voyais la gare comme un joli jouet. Un train est arrivé. Il a stoppé comme un long serpent paresseux. Il est reparti sans que je m'en aperçoive. Je pensais au chef de gare. Mort sans doute parce que bien plus vieux que moi. J'ai toujours préféré les gens aux choses. C'est pourquoi je n'ai pas vu le train s'en aller. Le chef de gare occupait ma pensée. Petite fumée évaporée. Comme les choses vont vite !

Mais ensuite j'ai tenté d'encager dans ma mémoire le tableau vivant de Collioure. L'église et cette conque rose qui lui sert de coiffe. Le vert délicat de la mer. Le brun des roches. Etc... Me disant qu'une cervelle est faite de matière périssable, bien sûr. Et que ce souvenir s'éteindrait.

(10 avril 1988)